

Chapitre 1
*Où les Morlevent découvrent qu'ils
sont des enfants sans parents*

Le 12 de la rue Mercœur à Paris abritait la famille Morlevent depuis deux ans. Trois enfants et deux adultes, la première année. Trois enfants et un adulte, la seconde année. Et ce matin-là, trois enfants seulement, Siméon, Morgane et Venise, quatorze, huit et cinq ans.

– On va faire un jurement, proposa Morgane. On jure que personne peut nous séparer. Hein, Siméon ?

Venise leva la main, prête à jurer. Mais Siméon, l'aîné des Morlevent, restait enfoncé dans ses pensées, assis sur la moquette et le dos collé au mur. Il n'avait plus que... un coup d'œil à sa montre... un quart d'heure pour sauver la situation. L'assistante sociale allait repasser. Elle avait promis à Siméon une « solution définitive ». Jusqu'à présent, elle ne lui avait pondu que des solutions provisoires : la gardienne de Venise, la concierge d'en face ou la voisine du dessus. Mais ces braves personnes avaient trop peur qu'on leur refile trois orphelins de quatorze, huit et cinq ans. Total : ils étaient là, dans leur appartement, attendant l'« assistance sociable », comme l'appelait Venise.

– Elle va nous coller dans un foyer, prédit Siméon.

Car ils n’avaient aucune famille, pas de grands-parents, d’oncles ni de tantes, pas même un parrain. Rien. La famille Morlevent, c’étaient trois enfants, point. Venise interrogea sa sœur du regard.

– Un « foyer », expliqua Morgane, c’est un genre d’hôtel pour les enfants qu’ont pas de parents.

– Ah bon, dit simplement Venise.

Depuis la veille, ils étaient des enfants-qui-n’ont-pas-de-parents. Venise l’admettait parfaitement. Les gens n’avaient pas de raison de lui mentir. En même temps, ça n’avait aucun sens. Maman était peut-être morte, mais elle devrait la conduire à la danse, lundi, parce que la dame du cours de danse, elle n’aime pas qu’on manque.

Siméon consulta sa montre : dix minutes. Il lui restait dix minutes. Au-dessus de son bracelet de montre, il aperçut cette tache rouge qui s’étalait sur son bras depuis la veille. Il rabattit sa manche.

– Papa n’est pas mort, il a disparu, dit-il pensivement. Ils vont chercher de son côté.

Mais on l’avait déjà cherché pour lui faire payer la pension alimentaire de ses enfants. Tout ce qu’on avait appris, c’était qu’il avait été marié très jeune et qu’il avait abandonné sa femme et...

– Ça y est ! s’écria Siméon en faisant claquer ses doigts maigres.

La solution. Il l’avait ! La femme que leur père avait épousée ? Non, bien sûr que non. Ce serait comme la gardienne de Venise ou la concierge. Dès qu’on pousserait trois orphelins sur son palier, elle prendrait aussi sec une

tête de solution provisoire. Non, la solution définitive, c'étaient les enfants issus de ce mariage.

– On... on a le... le même père. On... on est de... du même sang.

Siméon en bégayait, ébloui par cette brutale révélation. Ils avaient de la famille. Bon, ils ne l'avaient jamais vue et c'était la première fois que lui-même y pensait. Mais ces gens-là portaient le même nom qu'eux.

– Morlevent ! Ce sont des Morlevent comme nous. On n'est pas les seuls à porter ce nom à la con ! s'enthousiasma Siméon.

Cinq minutes. Dans cinq minutes, il faudrait convaincre l'assistante sociale. Siméon serra les poings. Venise le questionna :

– Mais on le fait, le jurement, ou pas ?

– On le fait, dit l'adolescent. Écoutez, les filles. Sur terre, il y a d'autres Morlevent que nous, je ne sais pas combien. Ce sont nos demi-frères et nos demi-sœurs. Ils sont nés avant nous. Ils sont plus vieux que nous. Vous comprenez ? On DOIT leur confier notre garde.

Venise, fermant à demi les yeux, vit sortir de terre des jeunes gens brandissant l'épée : la garde des Morlevent. Plus réaliste, Siméon s'interrogeait déjà sur l'obligation qu'ont les aînés d'élever des frères et sœurs orphelins. Le garçon étendit devant lui son poing et dit avec un sérieux surprenant :

– Les Morlevent ou la mort.

Morgane posa son poing sur le sien et Venise compléta la pile en répétant :

– Les Morlevent ou la mort.

Puis elle ajouta :

– C’est quoi que tu as sur le bras ?

La manche avait remonté. Siméon tira dessus en marmonnant :

– Rien. Un coup.

On entendit alors claquer la porte d’entrée. C’était Bénédicte Horau, l’assistante sociale.

– Ça y est, les enfants, dit-elle, tout essoufflée par ses démarches, j’ai une solution !

– Nous aussi, répondit Siméon.

– Ouais, on a toute une garde de frères ! ajouta Venise en faisant le Z de Zorro avec une épée imaginaire.

Morgane se voulut plus objective.

– C’est seulement des demis du mariage à Papa. Mais ça compte quand même. À l’école, j’ai 9,5 de moyenne et Lexane a 9. Je suis devant elle au classement.

Notant l’air ahuri de l’assistante sociale, Morgane fit un nouvel effort d’explication.

– Ma copine Lexane, elle est chinoise. Elle a des faux parents parce qu’elle est adoptée. Mais elle trouve que c’est mieux que rien. C’est comme les demis, c’est mieux que pas du tout.

« Ils sont très perturbés », songea Bénédicte, qui avait besoin de s’en tenir à des choses simples.

– Bon, dit-elle, je vous ai trouvé de la place au foyer de la Folie-Méricourt. C’est très pratique parce que vous pourrez continuer à aller à votre école et...

– Vous n’avez pas compris, l’interrompit Siméon.

– Ouais, on veut aller chez nos frères ! glapit Venise (qui avait décidément une préférence pour les hommes).

– Ou on se tue, compléta Morgane sur un ton purement informatif.